

# MONET, L'HOMME QUI VOULAIT PEINDRE L'AIR

Chef de file de l'impressionnisme, Claude Monet aimait la nature, les fleurs, les saisons qui passent et qui reviennent. Profondément indépendant, parfois empli de joie, souvent inquiet, l'artiste n'a jamais cessé de chercher à peindre l'air et la lumière.

« **M**aintenant, je ne peux plus me reposer. Les couleurs me poursuivent comme un souci. Elles me poursuivent dans mon sommeil. C'est une grande souffrance. Et qu'est-ce que je veux ? Je veux l'impossible. Les autres peintres peignent un pont ou une maison, un bateau... et ils ont fini. Je veux peindre l'air dans lequel se trouve le pont, la maison, le bateau ; la beauté de l'air où ils sont et ce n'est rien d'autre que l'impossible. » Quand Claude Monet prononce ses mots, retranscrits dans le journal de l'écrivain danois Herman Bang en avril 1895, il se trouve bien loin de son jardin de Giverny, dans un petit village de Norvège où il est parti à la recherche de paysages hivernaux. Âgé de 55 ans, le chef de file de l'impressionnisme n'est pas encore l'artiste iconique que l'on sait aujourd'hui, célébré et exposé dans les musées du monde entier, de Paris à New York. Mais il commence à être connu et reconnu. Rien désormais, même pas ses doutes sur son propre travail, ne va le détourner de sa visée originelle : capturer sur sa toile une heure, un moment, une impression. Une quête qui va le mener aux limites de l'abstraction...



Claude Monet (1840-1926), devant sa maison à Giverny (photographie anonyme, printemps 1921).

Portrait de Monet à 25 ans, photographié par Étienne Carjat, 1865.



*Nuages blancs, ciel bleu, vers 1854-1859, par Eugène Boudin - Musée Eugène Boudin, Honfleur.*



*La Terrasse de Sainte-Adresse, 1867, par Claude Monet - Metropolitan Museum of Art, New York. Le tableau représente le jardin de la villa Le Côteau à Sainte-Adresse, station balnéaire au nord du Havre, face à la Manche, où vivait la tante de Claude Monet. Au premier plan est assis son père.*

Né en 1840 dans le 9<sup>e</sup> arrondissement de Paris, Oscar-Claude Monet a passé sa jeunesse au Havre, où sa famille s'est installée quand il avait cinq ans. C'est là qu'il suit ses études – abandonnées tôt, à l'âge de seize ans –, qu'il apprend le dessin et réalise ses premières œuvres, « des caricatures de notables locaux, des croquis de bateaux et de paysages qui révèlent déjà sa liberté d'esprit, son goût du plein air, et son sens de l'indépendance », selon l'historienne de l'art Sylvie Patin, auteure de *Monet, « un œil... mais bon Dieu, quel œil! »*. Chez l'encadreur et marchand de couleurs havrais qui l'expose, l'adolescent fait la connaissance d'Eugène Boudin, alors âgé de 30 ans, qui lui propose d'aller avec lui peindre en extérieur. Sa formation avec ce paysagiste, expert dans le rendu du ciel, agit sur lui comme une révélation et est à l'origine du tableau *Vue de Rouelles*, daté de 1858 et signé O. Monet. Monet le dira lui-même plus tard : « Boudin caressait les nuages. Mes yeux, à la longue, s'ouvrirent, et je compris la nature ; j'appris en même temps à l'aimer ». C'est décidé, il va voyager et devenir peintre ! En 1861, le jeune homme s'engage comme volontaire en Algérie, puis file tenter sa chance à Paris. Et tant pis si son père, qui l'aurait bien vu reprendre sa boutique d'accastillage sur le port du Havre, lui coupe les vivres. Sa tante, qui croit en ses talents, pourvoira un temps à ses besoins. Inscrit en 1862 à l'atelier parisien du père Gleyre, qui forme ses élèves au concours des Beaux-Arts, Claude Monet se lie d'amitié avec une bande de jeunes peintres rebelles qui, comme lui, refusent les codes académiques et veulent sortir de la lumière conventionnelle de l'atelier. Ses nouveaux amis s'appellent Bazille, Sisley, Pissarro, Renoir. Quand la météo est au beau fixe, la petite bande saute dans le train pour Chailly-en Bière, près de la forêt de Fontainebleau, pour aller peindre en extérieur. « Quand il débute, Monet est un paysagiste parmi d'autres », rappelle l'historienne d'art Marianne Alphant, auteure de *Claude Monet, une vie dans le paysage*. « Il ne se rend pas compte de ce que sera sa recherche ni des étapes qu'il va devoir franchir. C'est seulement peu à peu qu'il comprend ce que le dehors impose et il prend cela très au sérieux, voire au tragique. »

#### AUTOUR DE PARIS

Chailly-en-Bière, puis Sèvres, Bougival, Louveciennes, Monet déménage souvent autour de Paris et continue de faire des séjours réguliers sur la côte normande. Il trouve dans la nature d'inépuisables sujets d'inspiration. Sa rencontre avec la modèle Camille Doncieux, avec qui il aura deux fils, est l'époque de *La Femme à la robe verte*, qui lui vaut un premier succès au Salon de 1866 et de *La Pie* (1868-1869), merveille capturée un jour de soleil après la neige à Fécamp et aujourd'hui conservée au musée d'Orsay. Ce qui n'empêche pas le peintre

de courir sans cesse après l'argent. Pour subvenir aux besoins de sa petite famille, il appelle souvent à l'aide ses riches amis Bazille ou Caillebotte. Quand la guerre franco-prussienne éclate, en 1870, Monet part s'exiler à Londres avec sa compagne. C'est là, sur les bords de la Tamise, qu'il rencontre le marchand d'art Paul Durand-Ruel, qui lui achète plusieurs tableaux et deviendra au fil du temps un de ses plus fidèles soutiens. C'est aussi là qu'il apprend la mort de son ami Bazille, tué sur le champ de bataille de Beaune-la-Rolande, dans le Loiret. De retour de Londres, Monet s'installe dans une petite maison rose aux volets verts proche de la Seine à Argenteuil. Renoir et Manet viennent parfois l'y voir ; Camille et le petit Jean lui servent de modèles. Le jardin, le fleuve, la campagne alentour sont pour lui une perpétuelle source de motifs. Il s'intéresse aux variations de lumière sur les lilas du jardin, aux voiliers, aux remorqueurs, aux ponts en reconstruction après la guerre. « Mais peindre en plein air, c'est contraignant, on est sans cesse dérangé par les intempéries », reprend Marianne Alphant. Alors le peintre fait fabriquer une sorte de bateau-atelier recouvert d'une cabane qui lui permet de se déplacer d'île en île au fil de la Seine ». L'artiste fait aussi régulièrement l'aller-retour sur la côte normande. Un matin de novembre 1872, de la fenêtre de l'ancien hôtel Atlantic du Havre, il est saisi par le soleil qui perce à travers la brume sur l'avant-port. *Impression, soleil levant* est né. Deux ans plus tard, ce tableau va – fortuitement – donner son nom au mouvement impressionniste, lors la première des huit expositions organisées par la Société anonyme coopérative des artistes-peintres, sculpteurs, etc., dite Société nouvelle (voir *L'acte de naissance*, p. 52). La période est féconde, les ventes se multiplient, mais Monet ne compte guère ses dépenses et les dettes recommencent bientôt à s'accumuler... Il

*Claude Monet peignant dans son atelier, également appelé Monet sur son bateau, 1874, par Édouard Manet - Neue Pinakothek, Munich.*



La Cathédrale de Rouen. Le Portail vu de face, 1892, par Claude Monet - Musée d'Orsay, Paris.



faut quitter Argenteuil. En 1877, l'artiste emménage dans le quartier de la Nouvelle Athènes, dans le 9<sup>e</sup> arrondissement à Paris. À l'instar de Manet, Caillebotte ou Degas, il veut être considéré comme un peintre de la vie moderne. Avec son vaste hall métallique, ses locomotives, ses nuages de vapeur, la gare Saint-Lazare, toute proche, lui offre un sujet idéal pour plusieurs tableaux aux effets colorés et lumineux, qui défraient la chronique. Alors que sa compagne Camille, atteinte d'un cancer, se meurt, Monet entame une relation amoureuse avec Alice Hoschedé, l'épouse d'un collectionneur d'art, déjà mère de six enfants.

### GIVERNY

Habitué des trajets en train entre Paris et la Normandie, Monet se remet en campagne pour trouver une résidence capable d'accueillir sa tribu recomposée. En 1883, lors d'une de ses escapades autour de Vernon, il découvre une ferme abandonnée à Giverny, village niché sur les bords de l'Epte, à l'écart de la voie ferrée. Une façade rose aux volets gris, un toit d'ardoises orné d'un fronton percé d'un œil-de-bœuf, un jardin clos de murs... C'est le coup de cœur ! Monet convainc le propriétaire de lui louer la bâtisse, y emménage tambour battant avec sa smala et y installe son atelier. « Je suis dans le ravissement, Giverny est un pays splendide pour moi », écrit-il à Duret cette année-là. La vie reprend, rythmée par le travail acharné dans la campagne alentour, les parties de canotage et plusieurs voyages qui permettent au peintre de varier sa production,

en Hollande, dans la Vallée de la Creuse, à Belle-Île-en-Mer où Monet rencontre son futur biographe, le journaliste et critique d'art Gustave Geffroy. Sept ans plus tard, Monet achète la maison de Giverny. « Son art manifeste alors une nouvelle orientation, prévisible depuis quelque temps déjà, commente Sylvie Patin. Durant trois ans, l'artiste peint moins de compositions isolées, et nombre de ses toiles révèlent l'application du procédé des séries ». En 1890, il y a d'abord *Les Meules*, que Monet observe et représente à différentes heures de la journée, en été, en hiver, par tous les temps, pour saisir les effets éphémères de la lumière. En 1891, arrivent *Les Peupliers*, vingt-trois compositions en tout. Le terrain sur lequel il travaille sur les rives de l'Epte est mis en adjudication. « Afin d'éviter que les peupliers ne soient abattus avant qu'il ait pu terminer ses œuvres, Monet n'hésite pas à verser une somme au marchand de bois qui s'en porte acquéreur », poursuit Sylvie Patin. De 1892 à 1893, le procédé des séries devient véritablement systématique avec *Les Cathédrales de Rouen*, dont le peintre va exécuter vingt-huit versions. « Chaque jour, j'ajoute et surprends quelque chose que je n'avais pas encore su voir (...) J'ai eu une nuit remplie de cauchemars. La cathédrale me tombait dessus, elle semblait ou bleue, ou rose ou jaune », écrit Monet à sa compagne et désormais épouse Alice Hoschedé le 3 avril 1892. Clemenceau, l'ami perdu et retrouvé, crie au génie dans le journal *La Justice* (voir page suivante) ; grâce à Durand-Ruel, les tableaux de Monet commencent à se vendre à bon prix aux États-Unis.

Dès les années 1890, Monet a entrepris d'aménager les jardins de Giverny. Aux côtés du Clos normand, où explosent au printemps capucines et rosiers-lianes, il a créé un bassin, alimenté par les eaux de l'Epte et enjambé par un pont qui rappelle son intérêt pour l'art japonais. « En 1894, le peintre passe commande au botaniste Joseph La Tour-Marliac, qui a mis un point une hybridation de *nénuphar blanc* (*nymphaea alba*) capable de résister au climat normand et a croisé cette variété avec d'autres espèces sauvages pour construire une collection de *nénuphars* allant du jaune délicat au *fuchsia jusqu'au rouge intense* », raconte Sylvie Carlier, conservatrice en chef du musée Marmottan Monet à Paris. À partir de 1898, l'artiste va consacrer tout son temps à ce « jardin d'eau ». Une dizaine de versions sont exposées en 1900 chez Durand-Ruel. Il y en a 48 en 1909. « Peu à peu dans ses toiles, le paysage qui entoure le bassin disparaît pour laisser place exclusivement aux *nymphéas* », note Sylvie Patin. Alors que le peintre, atteint de cataracte, s'équipe de lunettes et pleure successivement tous ceux qui ont accompagné sa longue existence – sa compagne Alice, ses amis Berthe Morisot, Mallarmé, Pissarro, Degas, Renoir, Jean le fils aîné de ce dernier –, les lumières des nymphéas s'allument pour la postérité.

**Pascale Desclos**

# MONET ET CLEMENCEAU, L'ART DE L'AMITIÉ

L'un arborait une barbe de fleuve, l'autre une moustache en brosse. Souvent photographiés côte à côte dans les années 1920, au temps où ils étaient déjà chenus, Monet et Clemenceau étaient amis et se sont beaucoup écrit...



Claude Monet et Georges Clemenceau sur le pont japonais du jardin d'eau de Giverny, en juin 1921.

Leur rencontre a lieu à Paris, sous le Second Empire. Né en 1841, Georges Clemenceau, étudiant en médecine se destinant à la politique et Claude Monet, jeune artiste, d'un an son aîné, fraternisent alors dans un même combat contre les académismes et l'Empire. Durant vingt ans, la vie va pourtant entraîner les deux républicains dans des directions différentes. Clemenceau voyage aux États-Unis, où il rencontre sa future épouse Mary Plummer et devient député. Claude Monet s'exile à Londres puis participe à la naissance du mouvement impressionniste à Paris. Lorsqu'ils se retrouvent, dans les années 1890, Clemenceau sort d'une traversée du désert : mis en cause dans l'affaire du canal de Panama, qui ruine des milliers d'épargnants français, il a perdu son siège de député et se distingue alors par ses écrits incisifs dans *La Justice* et *L'Aurore*. Monet, devenu

le chef de file des impressionnistes, s'est installé à Giverny, dans l'Eure. En 1895, il expose sa série *Les Cathédrales de Rouen* à la galerie Durand-Ruel à Paris. Clemenceau, dithyrambique, y voit « une révolution sans coup de fusil ». Pour le remercier, Monet lui offre une toile, *Le Bloc*, en référence à un discours prononcé par le Tigre en 1891 à la chambre des députés – « La révolution est un bloc ». Débute alors entre eux une correspondance nourrie, dont il reste aujourd'hui 153 lettres de Clemenceau à Monet, celles de Monet ayant certainement été brûlées sur ordre de l'homme d'État. Au fil des visites qu'ils se rendent – à Giverny, mais aussi chez Clemenceau en Vendée –, les deux hommes tissent un véritable compagnonnage. « Non seulement ils s'admirent mutuellement, mais tous deux partagent le même amour des choses simples, la bonne chère, les fleurs, les jardins ainsi qu'un goût marqué pour l'art japonais », remarque Sylvie Carlier, conservatrice en chef du musée Marmottan Monet à Paris. Avec l'aide de Clemenceau, Monet organise une souscription pour acheter *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet, qui avait tant fait scandale au Salon de 1863 et l'offrir au Louvre. Une manière discrète de venir en aide à la veuve de son ami. « Les épreuves qui marquent la III<sup>e</sup> République les rapprochent aussi. Lors de l'affaire Dreyfus, Monet rejoint Clemenceau dans son combat pour la justice ; à l'issue de la Grande Guerre, le peintre s'engage à offrir une œuvre à la République victorieuse. »

Dans ses lettres, Clemenceau encourage son ami : « Peignez, peignez toujours jusqu'à ce que la toile en crève. Mes yeux ont besoin de votre couleur et mon cœur est heureux de vous », lui écrit-il en avril 1922. Mais il faudra toute la détermination du « Père la Victoire » pour convaincre le vieux peintre, souffrant de cataracte, d'achever *Les Nymphéas*. Le président du Conseil fera installer ces panneaux monumentaux dans un écrin conçu pour eux, le Musée de l'Orangerie. Les larmes aux yeux, c'est lui qui l'inaugurera en 1927, sans son ami, disparu quelques mois plus tôt. C'est encore là qu'on les admire aujourd'hui...

**P.D.**

### À LIRE

Monet, « un œil... mais bon dieu quel œil ! », Sylvie Patin, Découvertes Gallimard, 2010.

Claude Monet, une vie dans le paysage, Marianne Alphant, Hazan, première édition 1993, réimprimé en 2010.

### À VOIR

La riche collection d'œuvres de Monet (la plus importante du monde) et les préludes aux *Nymphéas* (legs de 1966) au musée Marmottan Monet, 2 rue Louis-Bouilly, Paris 16<sup>e</sup>. [marmottan.fr](http://marmottan.fr)

Les *Nymphéas* de Claude Monet au Musée de l'Orangerie, Jardin des Tuileries, Paris 1<sup>er</sup>. [musee-orangerie.fr](http://musee-orangerie.fr)

Maison & jardins de Claude Monet à Giverny. <https://fondation-monet.com>

Le musée Clemenceau, 8 rue Benjamin Franklin, Paris 16<sup>e</sup>. <https://musee-clemenceau.fr>